



Adresse au roi

Olympe de Gouges

LIREGRATUITEMENT.COM

Adresse au roi

Olympe de Gouges

LU AVEC [LIREGRATUITEMENT.COM](https://liregratuitement.com)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Adresse au roi

long-temps ; pourriez-vous y être in&ffàfT sur-tout dans un moment J lndlr térent »

semble vaciller. U 'otre couronne

Votre Ambassadeur est de rétro.* aVotr p,, remplir son ambassade • Si £*? sa mission ? Je Ignore tTMo ' ?uelle étoit & M n,,TM, • Si” , toutle,nonde l'ignore

parf.it j c'eS'5 dls S» 'dVkt 1

serez Sire nuanrl * *ous rcpous-

"“ peuple Z S^TfpüiÆ

me

MENEWit£iCRi

MBRARIf

"S'Ête*. stsert*

SX ^ > -déré sur tous

V°k?eSTest temps de voir par vos jeux il ^ ' l „„„, vous n'écoutez que la voix de

est temps que vc» r enc^re de régner

votre coeur , ü est ten. F ne faut

jamais , ce mo ^ mécontens pren-
 votre famille entier , p trie se réum-
 dront les ^ pour attaquer de toutes
 ront avec les etran e P ^ lot i
 ! U nature son*. 5= quelle adrei.se. Liyrer aux flammes , au
 la raison smtuo uarens , ses amis ; &
 pilllgest^o^tPimpertallt intérêt qui peut les
 • £ fi Iciï <₁« la ltd?SINÎTMrïe« S enfin
 souverain f “S d'hommes teute-
 de renverser MK *«— «* du. ciel & de la terre, décrets, c'est
 S'obstiner contre leum sages >aussi ,
 se perdre soi-mem , *erL vous taire;
 Sire , ü est temçs -^aïica*s redoute les la majeure pu tomber
 sons les fers ,

£'Sfire« pe„t-È<« WiCTsement l*

bhque : ah , Sire ! il dépend de vous seul de sauver votre
 peuple , & d'apprendre à l'Univers qu'un bon Roi est un présent
 du ciel ; il dépend de vous de vous faire adorer de nouveau , l'ef-
 fort n'est pas pénible.

Ah , Sire ! rappelez-vous les temps heureux pour vous feul, où
 votre peuple , accablé sous le fardeau des chaînes & de la misère ,
 oùbüoit à votre aspeél ses peines & sa captivité • ce peuple en-

thousiaste , idolâtre , voloit sur votre passage, & par ces cris d'algéresse , iïsembloit vouloir vous dérober l'affreux image de ses

Vous n'avez besoin , Sire, que de porter les yeux sur le passé & sur le présent , pour trouver dans votre ante le moyen favorable qui peut vous réconcilier de nouveau tous les coeurs.

J ai pu vous faire- apercevoir les travers d un gouvernement vicieux , dans un temps ou 1 écrivain sans reproches trouvoit dans le fond dun cachot1 la récompense de ses vertus civiques , & où l'espérance de produire le bien s evanouissoit avec le jour.

pans ce temps , Sire , vous avez lu mes écrits , votre coeur en fut ému, & je n'ai pas Pe!1 ? ma hberte ; dans cette époque où chaque individu soumis à la loi peut jouir de la demie & donner ses idées en faveur de son pays ' puis-je me taire & vous cacher, Sire , ce qu'il vous est le plus important de savoir & de Prévoir ; je vous avertirai encore ; oui Sire j aurai ce noble courage ! je ferai parler la vente , le n'ai d'autre talent, d'autre mérite : je vais la faire parler : puisse cette sévère vérité détourner les maux que je prévois pour mon ■h.01 & pour ma Patrie !

Depuis deux ans, vous n'ignorez pas, Sire , que tontes les finances sortent de votre royaume; le numéraire, ce numéraire prodigieux est totalement disparu; il augmente la circulation chez V étranger , & nos propres finances font fleurir chez lui le comnierce , ies ar ts , oc tout est anéanti en France. Le tableau n'est pas assez effrayant , on nous menacé encore d'une «merre avec toutes les Puissances ; oc pour qui ? pour vous , Sire ; & par qui cetce guerre suscitée ? par vos if ères , vos parents , Frémissez , Sire , il est temps de frémir pour vous, pour votre peuple! Sur

quel peuple voulez-vous donc régner ? sur des pyranimes de cadavres de vos propres sujets , sur des monceaux de cendre ! .

Roi sans peuple , vous n'accepteriez le secours des Puissances, étrangères que pour voir dévaster vos Etats ! chacune d'elles se réserve de prendre la province qui peut lui convenir. Voilà Sire , voilà les généreux secours qu'on vous, promet , & vous pourriez vous livrer vous-même dans les mains de vos usurpateurs . Plus d'un gouvernement , Sire ? vous offre cet exemple ; ce sont les principes de la politique, grande maxime des tyrans ; vrai Machiavélisme. .

Les fugitifs ont accablé leur Patrie , en accaparant toutes nos finances , ils ont agi contre eux-mêmes , Us ont alimenté, renforcé nos ennemis ; quelle est leur espérance , & quel affreux désespoir !

Ah , Sire ! je dois me taire sans doute sur votre dernière démarche, & remettre sous vos yeux les vertus de votre aïeul Henri IV , surtout sa bonne politique. Loin de livrer ses finances à l'étranger , loin de prendre son

peuple par la famine , il avoit grand soin d'en faire approvisionner , il vouloit régner sur des coeurs , & non sur des esclaves : voilà la véritable politique des Rois ; cependant on lui refusa la couronne ; Si vous , Sire , vous abandonnez la vôtre dans un moment de parti ; malgré vous votre peuple vous l'a déjà servie : quel exemple pour les Rois ! qu'ils apprennent donc qu'ils n'ont pas de plus redoutables défenseurs que leurs sujets !

Ce généreux procédé , qui sera éternellement admiré de tout l'Univers , ne doit-il pas confondre nos ennemis , Si ramener

nos émigrans , pénétrés d'une nouvelle confiance ? Quelles se-
roient donc leurs espérances , s'ils se laissoient encore entraîner
par une aveugle rage ?

Vous êtes responsable , Sire , de leurs tentatives ; si vos sujets
sont égorgés par vos propres sujets , que ferez- vous , que devien-
drez-vous ? plus de Gardes nationales pour vous défendre , plus
de Général pour les commander , chacun n'écouterà que son
propre mouvemeuf , tous ne verront dans leur Roi que leur plus
cruel ennemi ; votre femme,

vos enfans Grand Dieu î détourne cet

horrible présage , Sc rends à notre Monarque ses vertus , ses
principes , que les ennemis de la Patrie ont égaré un moment !

Oui, Sire, il est encore temps de tout réparer; le bonheur de
votre peuple Sc l'héritage des Rois de France , sont encore dans
vos mains : un manifeste solennel de votre part va réunir toutes
les opinions , faire rentrer les émigrans et le numéraire en France
, Sc raffermir sur votre tête votre couronne chancelante.

Aux y eux de l'univers , vous êtes dans ce

moment le dernier roi de la terre ' ; devenez le preinier mo-
narque du monde, vous pouvez T ambitionner , votre désir sera
accompli.

Portez la paix dans lè sein de votre grande famille , vous don-
nerez des lois à toutes les puissances de la terre , et vous serez
éternellement 3\$ modèle des Rois. Déclarez fiérefient, déclarez à
l'étranger que votre peuple vous est cher , &i qu'il vous a donné la
preuve la plus mémorable, qu'un Roi dans son royaume n'a pas
d'appui plus sûr que ses suj ets : tous surveillent à votre conser-

vation , et déjà plusieurs victimes ont servi d'offrande a cette surveillance. Tous avez appris dans votre voyage , qu'un peuple libre étoit toujours grand , et qu'il ne se laissoit pas corrompre. Je mets hors de ce peuple généreux, ces vils corrupteurs, ces, chefs de faction ; on les compte , et le me'pris général repousse déjà de la société cette horde confuse.

Mais , Sire , vous n'avez pas un moment à perdre : vous devez dépêcher des courierS vers les puissances étrangères , vers vos pareils , et leur déclarer solennellement , j'ose encore vous le répéter , que vous embrassez la cause de la patrie , et que toute hostilité de la part des étrangers et des émigrans , est une preuve certaine qu'ils sont vos ennemis, que vous ne les considérerez plus que comme vos adversaires , & que vous ordonnez , comme Roi des François , à vos frères , à tous vos parens , de rentrer dans le sein de leur famille , et de venir jouir en paix du fruit du nouveau régime.

Rendez , Sire,, rendez cette volonté publique, et bientôt vous/ entendrez ces cris d'allégresse qui , depuis long-temps , n'ont frappé votre oreille ", et vous verrez de nouveau un peuple entier -adorer ^os vertus.

A LA REINE

Madame,,

Vous ne pouvez vdus dissimuler qtte vetfs

n'êtes plus la même aux yeux du peuple françois ; le peuple , accablé depms long-temps & sans doute trop aigri, vous accuse

de tous ses maux. Reine et mère , pourriez-vous être l'ennemie jurée de vos propres sujets ? non , je ne puis le croire. Jeune & sans expérience vous fûtes long-temps trompée par de vils flatteurs dont l'intérêt particulier étoit d'éloigner de vous le f.bleau effrayant de la France : les perfides avoient grand soin de vous peindre , sous des couleurs favorables la détresse de l'état ; et s'abreuvant à longs traits du sang des malheureux , le trésor n'étoit

ouvert qu'à leur cupidité. , .

Le noble indigent sans secours , le cultivateur accablé d'impôts , & le malheureux peuple se nourrissant de ses sueurs & de ses larmes ; trop heureux de trouver la mort , il la cherchoit

^ Le cri de l'humanité s'est fait entendre

dans tout le royaume , la justice divine s'est

réveillée , une indignation générale s'est élevée contre tant de cruauté ! & de vexations , les hommes ont reconnu leurs droits , & la révolution s'est opérée.

Madame , plus éclairée à cette époque , vous auriez dû reconnaître l'ouvrage des perfides qui vous entouraient ; mais ces traîtres, ces tyrans qui voyoient toutes leurs espérances renversées ont eu grand soin de vous persuader encore que le trône étoit ébranlé , & que l'avilissement succéderoit à l'élévation qui convient au Roi des François : sans doute. Madame, cette élévation a pu disparaître quelques instans : & si la dignité royale a été ravalee, c'est le fruit encore des complots destructifs.

Il n'est plus possible , Madame , de régner

ion dT !?mrne? eclairés , qui ont secoul le >° \deS^an”les
Perpétuelles, qu’en se rapprochant de l’humanité & de la justice;
qui peut mieux que vous , Madame , convaincre j d,e cf te ver«e,
la nature vous a favorisé

de ses plus beaux dons ; votre esprit n’est point médiocre , il
embrasse grandement la cause publique mais vous la prenez sous
le sens qui vous est le moins favorable ; à l’âge le plus tendre vous
avez développé une pphilosophie précoce : rappelez-vous. Ma-
dame, ce temps ou entourée de vos vieilles duchesses, une ét
quette tyrannmque vous accompagnoit par. tout, vous ladites
bientôt disparaître ; vous avez la première produit la révolution
des antiques usages , que n’avez-vous pu de même

devnn^ ^T61 * C°Ur 5 enfin nous VOUS

devons , Madame , ce penchant vers la liberté ,

& vos efforts aujourd’hui ne tendent, dit-on, qu’à nous la faire
perdre. Ah, Madame ! quelle époque favorable pqw vous laver de
cette

inculpation , quelle époque plus heureuse pour vous régénérer
dans le coeur de tous les François !

Si l’usage n’est pas commun qu’une Reine s’adresse directe-
ment à son peuple , f effet en sera plus grand & plus mémorable j
il faut que vous rendiez vous- meme un manifeste , vous nous de-
vez cette démarche , vous la. devez à vous-même ; <5c tout l’uni-
vers ne pourra que vous admirer : sans doute , je ne crois plus
que vous soyez encore ennemis de la nouvelle Constitution ; la
majesté , la sagesse , la générosité des Représentans d’une Nation
libre, ont dû vous convaincre, Madame, que le Roi n’avoit pas be-

soin dix secours de l'étranger pour remonter sur son trône 5 assise à ses côtés , réfléchissez sur l'avenir qui vous attend 5 il n'appartient qu'à vous de devenir la première Souveraine du monde , ou de vous voir placée au rang des Brun ehaut, des Frédégonde , des Méélicls , & d'être , en un. mot , je 11e le cèle point , l'exécration: des peuples.

Non, Madame, vous ne le serez point, le peuple à son tour est égaré sur votre compte, il prend le change sur vos véritables principes^' il faut le désabuser ; il faut lui prouver que ses hostilités multipliées vous ont fait craindre le renversement total de la patrie \$ que le vice de l'ancien gouvernement , comme celui du nouveau , ont pu vous faire désirer forcir© de le bien de tous ; enfin , Madame , je n'ai pas besoin de vous enseigner ce que votre cœur sent, ce que votre esprit développera mieux que le mien , personne ne peut vous refusai des vertus que les médians ne sentirent jamais. Mère tendre comme celle qui vit le plus près

(io ;

à la nature , mère essentielle à-la-fois , pourriez-vous voir indifféremment la plus grande des Nations occupée à choisir à votre fils un instituteur digne de l'héritier présomptif qui doit un jour régner sur des hommes libres? ce fils un jour, arrosant vos mains de larmes d'allégresse, bénira le sein qui l'a porté, & la nation qui l'a élevé' î Ah , Madame î préparez dans sa jeunesse la récompense de votre automne ; en travaillant dans ce moment au bonheur des François , vous assurez le sien , <k vous affermissez son trône.

Hâtez-vous sur-tout de repousser les prétentions de votre frère : engagez le B.oi par tout l'ascendant que vous avez sur son

esprit , de rappeler auprès de lui toute sa famille, 8c tous les fugitifs en France •> si l'étranger fait une démarche téméraire, vous perdez la monarchie françoise , & peut-être votre frère , son empire, & peut-être Non,

dois m'arrêter.

Tout m'assure , Madame , qu'éloignée de tout conseil pernicieux, seule, recueillie avec votis-même, vous sentez dans votre cœur tout ce qui se passe dans le mien, tout ce que peut 'éprouver un individu sans reproches : je sais que je n'ai point l'art d'embellir mon style des fleurs de rhétorique : si parfois il se trouve de l'énergie dans quelques passages de mes écrits, c'est suivant la fécondité ou la stérilité de la matière que je traite.

Je vous présente , Madame , mes idées , mes observations sans recherches, dépouillées d'un flagornage toujours nuisible aux Souverains, &~avec toute la simplicité de ma parure. Que les Aristocrates me blâment, s'indignent de anbb "noble cqpr^ge) mon seul but, IVIadame ,

II

est de vous éclairer , & je crois en avoir pris le chemin , en vous parlant pour vos propres, intérêts au nom de la patrie.

jadis les Auteurs vous présentaient avec pompe leurs ouvrages, 'recevez cette brochure des mains d'une femme qui n'a d'autre talent que celui de parier avec franchise.

Je suis , Madame , avec le plus profond respect ,

la plus ardente patriote Royaliste, à la vie à la mort.

De Gouges,

AU PRINCE DE CONDÉ

perbe Conde, j'ai le noble courage de te faire part de mes inquiétudes sur l'état actuel des choses & tu coimois mes principes , mou caractère , mes opinions , daigneras-tu me répondre en grand homme P

Je ne veux point te faire d'éloge, je ne veux point te flatter, je ne veux point employer la voix du flagornage, je ne veux point t'insulter, je t'admire & je te blâme.

, pn ne peut se dissimuler que la nature t'a fait un caractère , mais tu le pousses jusqu'à rentêtement & on ne peut te refuser de la bravoure , le courage est héréditaire dans ta maison , mais garde-toi de porter ce courage contre ta patrie & ce ne seroit plus que cranerie, imprudence & fureur & qu'entreprendrais-tu dans ce moment ? d'achever la ruine totale de ton pays & n'est-il pas assez obéré , énervé ? tu veux absolument y mettre le comble.

Le projet de la contre - révolution flatte encore tes espérances , tu n'as pas besoin d'y mettre ni le fer ni le feu , elle se produira elle-même , non pas comme tu l'entends , elle seroit destructive, & tu perdrais à jamais l'estime de la postérité, & tes propres intérêts. Crois-moi, un noble désintéressement teser-

virois mieux que toutes tes entreprises, je te parle en homme & tu me considéreras peut-être en femme , & sans doute en

femme foible -, séduite , enthousiaste de révolution & de la nouvelle constitution 5 mais avant que de me faire injure, sois assuré que j'en connois les vices & les vertus , & je vois avec douleur que la France a fait son règne : elle avoit besoin , sans doute, d'être régénérée 5 mais pour lui donner un nouvel éclat , une plus forte consistance , il ne s'agissoit , pour parvenir à cette perfection , que de stipuler les vrais intérêts de la Patrie , & non point les intérêts particuliers.

Mais je ne veux point voir le vice du nouveau Gouvernement, je ne veux qu'examiner les moyens de l'améliorer & de les trouver, s'il en est temps encore.

Plus j'examine la foiblesse de l'Etat, l'anéantissement total des finances, & le bouleversement général de toutes les têtes , moins je trouve de remède aux maux anciens, actuels & à venir. Je considère la Patrie comme un char attelé de jeunes chevaux fougueux, emportés , sur lesquels chacun lance son coup de fouet , & devient ce que tu pourras.

Le précipice s'entrouvre, & le char s'engloutit avec nos espérances : voilà ta position , Condé , ainsi que la notre ; cependant il est un moyen encore de nous sauver, ce moyen est la réunion de tous ; reviens en France , reviens dans tes foyers 5 à ton exemple, tous les fugitifs voleront vers la patrie , tu n'es pas indifférent à la gloire , un brave soldat en fut toujours jaloux ; la cause en est si belle : ah ! combien tu ajouterais au nom que tu portes! tu connois les François, ils te recevraient, j'en suis garant , avec transport & enthousiasme--

Siasme ; ils n'aiment point les lâches , tu le sais , ils t'adoreroient , ton nom volerait de bouche en bouche 5 oubliant ta

fuite, peut-être nécessaire alors , un grand homme ne craint point la mort, mais il doit redouter une fin. ignominieuse, tu n'as rien à craindre actuellement,f& quelle est donc ton ambition ? crainstu de n'être pas assez riche, assez puissant ? ta carrière est déjà avancée j pour tes en fan s , tu leur laisseras encore un grand nom 6c des biens assez considérables^ voudrais-tu rétablir toutes lès prérogatives de la noblesse ? elles étoient abusives , vexatoires 5 vaine fumée qui passe avec nos jours ! est-ce le bien du clergé que tu voudrais rendre ? il est déjà mangé 6c digéré, qui, diable, veux- tu qui le rende ? Dieu soidisant l'avoit donné, l'enfer fa repris 5 un peu de philosophie , je t'en conjure. Four moi qui ai tout sacrifié pour ma patrie , mes beaux jours qui , peut-être dans mon printemps , auraient été encore brillans, mes veilles, ma pauvre fortune , l'avancement de mon fils , il ne me reste que le regret d'avoir prêché 'aux déserts, 6c j'ai cependant dit de grandes vérités, je ne saurais mieux faire \$ 6c voyant mes efforts impuissans , je vais désormais m'en tenir à la morale de l'âne de la Fontaine.

Et vous , favoris de la fortune , 6c vous , gens parvenus , 6c tout ce que peut réunir une ambition démesurée , 6c touj ours nuisible aux intérêts de cette Patrie que vous prétendez défendre ou relever , vous n'êtes que ses plus grands ennemis î tu n'es pas le seul coupable , Condé , il y en a en dedans 6c en dehors , lave ta démarche par ton retour , viens te confondre dans la classe générale des citoyens r 6c sois persuadé que l'on distinguera bientôt

«rie l'honneur & les vertus sont les vrais titres des hommes , que les dignités , lesrangs, les places n appartiennent qu'au vrai mente . insensiblement tu verras expulser cette horde confuse

que les cabales des clubs , des districts , des promenades publiques , ont placé dans tous les partis, une quantité d individus qui n'entendent rien au vrai devoir de la chose , infatués de leur élévation , impertinens à l'excès , partiaux , aveugles sur ce qu ils ont ete ,

St plus ridicule qu'un valet de chambre d'un ancien Ministre : voilà ce qui compose à-peuprès f administration publique 5 nos Législateurs ont eu la foiblesse ou le noble désintéressement de s'interdire la nomination des emplois , des places 3 mais encore quelques années , encore une seconde législature , tu verras que tout se reconnoîtra , tout se rectifiera , tout reprendra un nouvel ordre 3 l'ouvrage feroit parfait , s'il n'y avoit ni tache jii brigandage ; en un mot, il faux embiasser le voeu général. On aime la constitution 5 chercher à la détruire, c'est tenter l'impossible ; y réussir , c'est faire un cimetière de toute la France , c'est ôter à-la-fois le moyen de reconnoître le vice , & de remédier au mal qui se propage tous les jours 3 une guerre intestine , une guerre au dehors n'est pas le remède qui n ous convient, quofqu'en disent les enrages des vieux ou trois partis dont il faut purger la France 3 la saignée est peut-être nécessaire , j'en conviens moi -même , & si elle n'étoit appliquée que sur les fiévreux , les brigands, les energumènes , je dirois : saignez donc ce pauvre royaume 3 mais , hélas ! que de nobles victimes, toute notre jeunesse sans expérience des armes, mise en pièce, si l'affreux émigrant

1 emporte à la tête de l'étranger , si le rusé Bouille est exauce. Ah ! que ne peux-tu voir . Coude , le camp de la plaine de Grenëille ; tu y verrais le père , le fils , le mari , la femme , les enfans a la lisière , les cris d'allégresse des uns , les cris du désespoir des mères se confondent ensemble ! On chante, on danse, on

' pleure ; un jeune homme de quinze ans se croit déjà mi César ; péaire , à peine peut-il porter son fusil ! l'enthousiaste est parfait , le vertige est général, tous croient yoler au combat , tous vont à la boucherie : si le noble emploi de boucher caresse encore ton ambition, déploie ton étendard, il te servira dans la tuerie; mais ne compte pas sur cette Conquête ; n'y compte pas; tu te fatigueras de sang, il est inépuisable ; & si ce tableau ne te rends pas à toi-même, redoute les troupes de ligne. Que fertii de t'abuser , tu le sais , Jamais la révolution ne se serait opérée , si le soldat fût resté attache aux intérêts du despotisme ! ton grand espoir , dit-on , est de détruire l'armée de^ citoyens , armés indistinctement pour la défense de leur Patrie ; tu comptes beaucoup sur leur inexpérience : certes , cet espoir est grand , généreux , il n'est pas digne de toi , il n est pas fait pour un brave homme , sois-le donc en ie montrant dans cette occasion un véritable françois , généreux, sensible, & tous les coeurs reviendront vers toi. Adieu , c'en est assez , je te laisse le temps d'y réfléchir ; je voudrais faire plus, je voudrais qu'il me fût permis de réparer la fausse démarche de M. Duveyrier, envoyé auprès de toi de la part du Roi des François, & que tu as reçu comme s'il venoit de la part du roi de carreau; je te ramènerais , je te f assure, ainsi que tout

tes compagnons de voyage 5c de fortune , quelle que soit ta fierté & ta superbe audace : Herctde fila devant Ompliale , 5c la tâche que j'aurois^ à t'imposer seroit bien plus noble , plus mâle , plus digne d'un héros , d'un conquérant 3 enfin , après avoir employé toutes les ressources de ton sexe , j 'emploierois celle du mien. Voilà du patriotisme tout pur, ou je ne m y connois pas. Qu'on fasse de moi un chevalier Déon , je ne craindrois pas l'ennemi, je t en réponds j je périrois dans mon ambassade ou je reviendrois vainqueur. Une fanatique , une Jeanne d'Arcq eut le ta-

lent de séduire le camp & la cour par ces folles prédictons j 5c moi, je ne séduirois pas des hommes éclairés, qui trouveroient dans le fond de leur conscience la preuve convaincante de mon raisonnement. Adieu , encore une fois , superbe Coudé , je ne désespère pas de me voir mandée auprès de toi , tout est possible dans cette pénible position , 5c l'on pourroit plus mai choisir. Cette ambassade pourroit exciter la critique 5c Pépigramme chez les irançois ; mais il est plus beau d'être séduit que d'être vaincu à la tête d'un parti, ou d'être vainqueur sur les ruines de sa Patrie.

sublime avocat , ambaffadepr timide , charge des ordres du Roi des François , il faut bien que je vous parle auffi, & que je cherché a denteler votre incroyable démarche : le myfteie de la Sainte Trinité eft plus déchiffrable que le refultat de votre ambaf-fade; je commence par vous aflurer, mon cher Monfievtr Duyeyrier, que, quel que foitle but de ma pîaifanterie fur votre deflem , mon but n'eft pas d'attaquer votre mente perlonnel , je fais l'apprécier , mais je n'épargné perlonne, pas même mes amis, lorſqu'il s agit e r',n eU* 'ridicule &de prendre les interets de la Patrie. D après cette prefeffion de foi , convenez du moins Le s'il n'y avoir pas quelques tetes férocement % illégalement abattues, & une détrefle generale, notre révolution feroit trop planante : elle a pio-duit des folies auffi neuves qu originales , ms métamorphofes auffi ridicules que bifarres . J en ferai un Volume , j'efpère. Mais revenons à votie n-nhaffade * chacun fe demande, ou a-t-il tte. a ^uof étok-ilchargé ? Q«'a-t-il fait ? D'où vi^? vous lavez tout cela. Je réponds , bonnes gens le Ro^ des François lui donna un gros paquet , & i caroîes facrees : Allez vous-en porter de ma part,

auffi mon petit frère, qui samufe cnez o »

h u y mange beaucoup ü argent de France, quand nous mou-
rons de faim. Vous leur direz , eue je les attends avec impatience,
mon p<i

dira le refie. M. Duveyrier part comme tin irait d'arbalète, ar-
rive chez le prince de Condé, qui le reçoit d'abord poliment & lui
propofej une partie de campagne ; notre ambassadeur , toujours
preffé & prefiant, le fuit: il arrive a Coblenty,; là, il jugea à propos
de faire une dation, M, de Condé, M. d'Artois fe rejoignent , &
l'ambaffadéurn'entend plus parler des deux myfférieiix fugitifs y
attend paifiblement les ordres du gouvernement impérial : ram-
baffadéur garde à fon tour le mydère, & ne dit mot fur fa million :
on le trouve équivoque dans les réponfes , & on le prie de _ fe
mettre modedement dans une voiture; il arrive à Luxembourg ; &
fans favok pourquoi ni comment, on le retient vingt- un jours pn-
fonnier ; dans cette pénible fituation , la voix de la nature fe fait
entendre dans fon cœur , pour écrire à fon cher papa , à fa chère
maman & à toute fa famille, il gémit fcrieufement fur fon fort; le
gouvernement impérial s'attendrit &C on relâche notre ambaffa-
deur: on le conduit nuitamment par des chemins où il n'a pas
trouvé de pierre; heureufe fituation pour dormir à fon aife 1 À fon
réveil il nous ed rendu au momenr qu'on ne l'attendoit plus ; le
minidre de la jndice l'annonce pompeufement àTaffemblée natio-
nale; M. Duveyrier paroît, & les applaudiflemens ébranlent la
falle ; il prend la parole, <k nous induit, bonnes gens, de fon
voyage,comme s'il arrivoit de Pontoife, avec la même modedle &
{implicite, on applaudit encore, qu'a-t-on applaudi? on n'en fait
rien. Vous rirez au moins avec moi, Moniteur Duveyrier,, de tout
ceci ; votre efprit ed au - deffus de Pépigramme, de la plaifanterie
, mais vous n'avez pas moins donné, ainfi que tous, dans le pan-

neau; ce n'étoit pas non plus votre place, vous êtes fait pour en remplir une plus pénible : celle-là me convenait

parfaitement , Sc actuellement que vous avez l'oreille du cabinet , vous devriez entreprendre de rendre à mon fexe , dans cette révolution , tout ce qu'il a fait pour le vôtre fous l'ancien régime; vous le favez, c'étoit lui qui nommoit aux ambaffades, aux gouvernemens , aux commandemens , aux évêchés : moi feule je me fuis gendarmé contre ce pouvoir illimité , qui faifoit notre honte Sc la vôtre. Seroit-il donc fi ridicule que je répara fie loyalement tous les torts de mon fexe ? Je vous dis ceci férieufement ; vous allez croire, peutêtre, que je m'amufe fur l'extravagance des deux fexes , il en eil quelque chofe ; mais je fuis encore plus fatiguée de rationner ; vous conviendrez que dans un temps où tout le monde bat la campagne avec éloquence : cependant, certes, on eit bien fort actuellement fur le choix de la phrafe & fur la richefie de l'expreffion , que ferviroit, de raifonner à fond la logique , la politique Sc la phiïofophie ; je me rends à la bonhommie de Louis XVI à ion Valet- de- chambre , rentrant dans fon appartement ; me voilà, lui dit-il , tout le monde fait fes farces, je viens de faire les miennes aufii; il faut convenir cependant que j'ai fait un f.... voyage ; je n'en fuis pas fâché , cela m'a infiruit de ce que je ne fa-vois pas; ce raifonnement naturel vaut bien des exp reliions guindées Sc amphibologiques ; de même que le Roi, j'ai fait auili mes farces, Sc vous avez fait les vôtres auili , Monfieur Duveyrier, Sc celle de l'Ami commun, vous m'entendez... Ah! ah ! ah !.... mon dieu, mon dieu! on ne tient plus à cela , elles font bifarres Sc fi comiques , le pauvre cher homme , en changeant d'état , a changé de phyfionomie ; vous vous en rappeliez encore , fouriant toujours , fimple Sc modeite avec tout le monde ; examinez-îe de près actuellement, vous ne le reconnoîtrez plus , quels

que foient les efforts qu'il emploie pour se conte» nir ; mais je m'arrête , ce n'est pas encore le temps de poursuivre des ridicules qui font plutôt les effets du vice des dignités que de l'homme , mais je lui ferai moins de grâce qu'à tout autre , s'il manque par les principes d'honneur ; je le soupçonne de m'avoir adressé un avis envers ; il en faisoit, dit-on , jadis d'alors jolis ; ceux que j'ai reçus font le mérite de sa mémoire ; car il me semble que ces vers font de la connoissance de tout le monde ; plusieurs connoisseurs m'ont dit la même chose ; aucun n'a pu me nommer le véritable auteur ; je les livre à l'impression , persuadée que le véritable père se fera connoître ; ou si du moins il est mort , le sang qui parle toujours , fera retrouver quelques parents de cette auguste famille. Avant que de recevoir cette satire, j'avois reçu deux éloges envers & contre tous, qui , loin de guérir mes souffrances, avoient augmenté ma fièvre & mon grand mal de tête , un mal d'yeux épouvantable : on se préparoit à me mettre les sangsues , & j'étois étendue sur mon lit , sans force, sans courage, & défespérant d'écrire encore en faveur de ma Patrie ; on m'apporte ce paquet , on me lit ces vers , & me voilà à rire pour le coup , comme une folle, de la justesse de l'auteur, ou de son application ; je me lève , j'arrache mon bandeau de dessus mes yeux, ma fièvre disparaît, mon mal de tête s'évanouit , & je dis mes fameuses adresses : voilà comme je me corrige ; je suis têtue aussi à mon tour , on a beau me représenter qu'on ne répond pas à de semblables platitudes ; & moi , je m'écrie ; Voltaire répondoit bien à des choses plus plates ; il y a quelques vérités dans ces vers , quelque application dans cette citation que je mérite ; j'en veux faire l'énumération & les rendre publiques ; je n'en ferai pas de même des fades éloges qu'on m'adresse ; sans doute j'ai

fait quelque chose de méritoire , puisqu'il a excité l'envie & la critique. Mais voyons les vers de notre homme qui cherche à ne pas décourager. Le malin, c'est pour lui qu'il agit; quelle force d'esprit &c de prévoyance ! il oie m'attaquer; certes quel homme ! stupefactions !

Vers adressés et une soi-disant Savante,

Folle de tout, & surtout de l'Amour,

A raisonner opéra, politique ,

Danse , tableau , sculpture , vers , musique ,

La fottée Églé coutume chaque jour;

Improuve ou loue au gré d'un vain caprice, j'apprécie un Acteur & 'déplore une A&rice ,

Et veut sans goût trancher du connaisseur.

Sachez, Églé, quelle est la différence De ce talent au rôle d'amateur ;

Savant profond , le premier sent &c pense ,

L'autre est il fan linge , un léger raisonneur ;

Aimez les Arts , qu'ils fassent de votre vie L'amusement & les plus doux plaisirs ;

D'être savante , abhorrez la manie ,

Le Ciel vous fait pour n'être que jolie.

Voyons actuellement l'analyse de ces vers : Charmant auteur ou pitoyable plagiaire, mets du moins de la vraisemblance dans

tes fatyres , & perfonne ne les recevra avec plus de reconnoiffance que moi ;

A une foi- difarit favante,

eſt un titre bien trouvé; ignores- tu à ton tour, que jamais femme, homme , beaux eſprits , n'eurent moins de prétention que moi, &c de pédantiſme, Tottiſe inféparable , en général, de la ſcience. Tu ne répétés dans tes vers que ce que j'ai dit cent fois dans mes écrits; on ne m'a rien appris, je ne fais rien : je fais trophée de mon ignorance; le cachet du génie naturel eſt dans toutes mes produirions ; je te le répété , miſérable plagiaire : je n'ai rien appris, ſi je fais plus que toi; je fais me rendre

juſtice , je fais me rendre utile, les preuves en

Ô tout, celui-là eſt juſte *

de l'amour-, odiable as-tu trouve celui-, a? Hel dans quel temps que tu mé prends ce peut être. i a du me féduire quelque-fois ; mais il ne m'a j _ tourné la tête; & l'ai fi bien traite, que je ne crois pas qu'il s'avife de me feduire encore • prête à la plaifanterie. A ton aïeul elpnt François ,

A raïſonner opéra, _ politique, danſe, tableau, ſculpture, vers, musique Souhais ta politique, réponds, qui te dira que fat raïſonne ſur le reſte; la ſotte Eglé conſume chaque jour, celui-ci eſt noûtif i'épuie ma fante peut-etre inimitable-

Cpo»?™ pâme : b « & bte ».« ,««

autre par fois, improuve ou loue, au ar de un vain caprice ; mon mémoire contre la comédie françoïſe, répond pour moi, a cette faunete . veut, ſans goût, traiter du connoiſſeur celui-là

pourrait encore être vrai celui-ci regarde le public : c'est à lui à qui j'en appelle. J'aurais à tous à répondre, l'éloge du dernier, mérite feulement mon observation.

» D'être favante abhorrez la manie. ;

« Le Ciel vous fit pour n'être que johe.

Par un hommt qui vous çonsidere .

C'est bien la tournure de l'homme que nous con~ noiffons , M. Duveyrier. Le ciel ne vous a fait eue pour être jolie ; l'impofteur ! le miroir est plus vrai que lui; je crois au contraire que le ciel m'a fait une manie permanente , & non pas une beauté. Ce mélange de vrai & de faux ne devoit pas exciter ma réponse , il est vrai ; & 1 auteur , tel qu'il soit , ne devoit pas s'attendre devoir tout aussitôt imprimée que conçue, fa poeue ou son application-, si ce n'est pas notre cner homme que j'ai cru reconnoître \par uu homme qui vous

considère, ma bévue est terrible, & ma cranerie épouvantable ; fx c est un ariftocrate , il rira de bon coeitr de me voir Ibupçonner un bon patrtote (quoxqu un peu ridicule) de cette diatribe. Je feupçonne auffiune maifbn entière, où le crime & le vice le réunissent enfemble , où tout est ariftocrate jufqu'au vieux chien , gens fans aveu , lans coniiitance quelconque , ne vivant que d'efcroquerie & du commerce le plus infâme , se croyant un privilège exclusif de couvrir d'opprobre & de médifance tout le monde ; tandis que leur existence n'est qu'un tiffu de forfaits & d'ignominie ; enfin , quels qu'en foient les auteurs , ils prendront pour leur récompense , le paffage qui les defigne. Quant à notre brave homme, ce que je dis de lui n'est pas bien meurtrier; qu'il ne me force pas d'en dire davantage, & qu'il se rappelle ce pronostic de

ma part : quand je cesserai de vous estimer, vous ne ferez pas loin de perdre l'estime publique. J'étois bien loin de penser alors que j'imprimerois un jour cette observation ; à quelques ridicules près, il a encore mon estime. Pour vous Mopfiour, prenez de bonne grâce ma critique; car , si vous la prenez mal*, ce feroit tant pis pour vous : vous avez trop d'esprit, trop d'amabilité pour ne pas en faire le but louable. J'ai voulu traiter gaiement tout ce qui mérite de l'être : cette manière ne peut rien ôter à votre mérite; nous ne sommes plus en France, mais bien dans le désert; tâchons de reconnaître, s'il est possible , le remède , peut-être pourrions-nous détruire cette maladie contagieuse, & parer au coup dont nous sommes menacés, vous ferez époque dans l'histoire; je veux aussi. ... y trouver un petit coin. r

Le lecteur m'accordera quelque indulgence lorsqu'il faudra que j'ai écrit cet opuscule dans les accès d'une fièvre violente.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/adresseauroiadreoogoug>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.